

LYON
DIRECTEUR
JULES FRANTZ
33, rue Thomassin

L'Avant-Garde

LYON
DISTRIBUTION
Au Bureau des Journaux
34, rue Tupia

ORGANE DES FRANCS-PARLEURS

ABONNEMENTS : Trois mois, 3 fr.; six mois, 5 fr.; un an, 10 fr.

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 33, rue Thomassin, à Lyon.

(C'est l'Avant-Garde, lecteur.
Après un long et douloureux silence, le clairon a sonné le ralliement!... et les Franchis-Tirailleurs du Refusé, les Francs-Tirailleurs de l'Avant-Garde, les braves Martin de Vengeur ont entendu!
Lecteur, c'est ton Avant-Garde.
Si la Belle te plaît, lecteur, protège-la, et tes amis la recommandent à leurs amis.
JULES FRANTZ.
Nous publions un article inédit de VICTOR HUGO.

LE LECTEUR

Je dois aux abonnés de l'Avant-Garde quelques lignes explicatives sur l'interruption du journal et sur mon subit départ de Lyon.

Certaines questions m'ont été adressées; pour y répondre je suis obligé de parler de moi!... mais songeant à la rareté du fait, on me pardonnera sans doute cette légère et inoffensive « personnalité »

On se rappelle que, le 24 juin dernier, j'avais été condamné à la prison et à l'amende pour un demi-quarteron de délits contenus dans le numéro unique du Vengeur. La loi m'accordait jusqu'au 4 juillet pour interjeter appel — ce que je ne fis pas — et je laissais passer le 4 juillet.

Le lendemain, c'est-à-dire le jour même où la Cour impériale, statuant sur un procès intenté à l'Avant-Garde, triplait mon amende et quintuplait celle de mon imprimeur, tout en conservant intacts les trois mois de prison que m'avait valus en première instance l'article Processions de mon collaborateur et ami GUILLOT, le parquet m'expédiait un ordre d'écrou pour purger les comptes du Vengeur!...

Lorsque ce billet de logement gratuit m'arriva, j'étais encore au tribunal, lieu dans lequel je semblais depuis quelque temps vouloir établir ma résidence habituelle — sinon favorite.

D'après cette invitation datée du 5 et reçue le 6, je devais me constituer prisonnier le 7! Je n'avais donc pas matériellement le temps de tout préparer à cette petite quarantaine. En conséquence, à la sortie de l'audience, je priai M^e Andrieux d'obtenir de M. le procureur général un sursis de quelques jours; ce qui du reste

ne se refuse jamais... même à un journaliste! et je pourrais citer tel de mes confrères lyonnais qui a obtenu jusqu'à trois délais successifs.

Non-seulement je devais, comme directeur-gérant de l'Avant-Garde, prendre des mesures pour sauvegarder l'avenir de ma feuille; mais encore, en ma qualité de fils unique, j'avais à remplir des obligations que je jugeais devoir passer avant toute autre. M^e Andrieux m'informa qu'il ne fallait point compter sur un délai.

Alors — je le pris.

Et la réponse de M. le procureur général fut telle que, le soir même, après avoir consulté mes amis, je me surpris sur la route de l'Helvétie, fredonnant ce refrain narquois mais de circonstance :

La Suisse est un pays charmant
Plein d'agrément...

En gagnant Genève, mon but était de conserver libres mes moyens d'action pour réunir plus facilement le montant de mes amendes, car nul n'est censé ignorer que le journal qui paraît sans avoir complètement payé ses amendes — dans les trois jours qui suivent le dernier jugement — encoure une nouvelle et inévitable poursuite entraînant la suppression définitive. Sombrier ou avoir un procès, deux alternatives qu'il fallait également éviter; et on comprendra sans peine que — prisonnier le jour au lendemain — je ne pouvais plus lutter. Donc, une fois à Genève, ma volonté était de donner à l'Avant-Garde la facilité de se passer entièrement de moi, le cas échéant; puis, lorsque tout aurait été prêt, de rentrer en France me mettre entre les mains de mes geoliers. Je voulais bien m'affranchir d'une incarcération trop précipitée et nuisible à mes intérêts; mon intention n'était pas de me soustraire aux lois de l'Empire, quelque dures fussent-elles pour moi.

Mais s'avavançait, rapide et menaçante, l'Amnistie napoléonienne!... l'accepter était de bonne guerre. Je me tins ce raisonnement qu'un séminariste trouverait judicieux : « Ou l'amnistie aura lieu, et dans ce cas je serais trop naïf de payer aujourd'hui une dette corporelle et financière que je ne devrais pas le mois suivant; ou l'amnistie n'aura pas lieu, et dans ce cas encore, je crois qu'il ne sera jamais trop tard pour verser 3,130 fr. au trésor et pour faire quatre mois de prison; d'autant plus qu'on éprouve toujours une jouissance intime à ne pas donner son argent à plus riche que soi. »

L'événement prouva la justesse de mon raisonnement et je ressentis cette petite jouissance : je n'ai pas fait la prison, je n'ai pas payé l'amende et l'Avant-Garde reparait!...

Je ne veux pas clore cette explication sans constater, à cette place, les nombreux témoignages de sympathie que j'ai reçus d'un grand nombre de lecteurs. Ne pouvant les remercier personnellement, que tous ces cœurs amis et dévoués reçoivent ici l'expression de ma gratitude. La même pensée nous guide, la même flamme nous anime, le même espoir nous soutient.

Je dois aussi des remerciements à mes confrères de la province et de la Suisse, pour leur accueil fraternel, pour leur appui précieux.

A Bourg, M. Eugène V., un clercal converti et un démocrate convaincu, et qui, après m'avoir pris pour mon fils, voulait à toute force que je fisse de sa maison ma tchébaide... en attendant des jours meilleurs;

A Lons-le-Sannier, mon ami Emile Maillot, le directeur et le principal rédacteur d'une des plus vaillantes feuilles de la province : *Le Jura*;

A Morez, M. Jules Giraud, qui dirige du même coup et le mouvement de toutes les horloges de son colossal établissement et celui de tous les électeurs de son pittoresque canton;

A Saint-Cergue, cet étonnant père Amat, d'hospitalière mémoire, qui sait si bien, en vous ouvrant l'appétit en même temps que son piano, vous faire accepter les notes de cuisine avec les notes de musique; causant vin blanc et poésie, bifeack et littérature, vous priant d'inscrire une commission sur son carnet de négociant et une maxime sur son recueil de pensées :

Album,
Pensum!

Et l'on s'empresse pour éviter Charybde de tomber en Scylla. c'est-à-dire de souscrire pour une caisse de *Turino*.

Puis c'est à Nyons-l'Ancien, la villa de Jérôme-Egalité, Paul Fr.; à Lauzanne-la-gracieuse, la seconde patrie de Quinet, les citoyens Niv. N. et Verne, et enfin à Genève, la libre cité, tous mes confrères du *Journal de Genève*, de la *Suisse radicale*, du *Rationaliste*, du *Carillon*, du *Kolokol*, de la *Liberté*, etc., etc.

J'ai navigué sur le lac bleu de Léman, j'ai chanté la *Marseillaise*, j'ai assisté au bal des grenadiers! j'ai vu, j'ai admiré le

Cagnard!... et je n'ai pas oublié les picholles du Café du Rhône!... Souvenirs vivaces! (Ohé! là-bas?...)

Merci enfin au parquet lyonnais, qui, en me refusant quelques jours de répit, m'a fourni l'occasion d'un voyage splendide et l'inestimable avantage de compter quelques hommes de talent de plus au nombre de mes amis.

JULES FRANTZ.

PAROLES D'UN CONSERVATEUR

A PROPOS D'UN PERTURBATEUR

Était-ce un rêve? étais-je éveillé? jugez-en. Un homme, — était-il grec, juif, chinois, persan? Un membre du parti de l'ordre véridique Et grave me disait : Cette mort juridique Frappant ce charlatan, anarchiste éhonté, Est juste.

Il faut que l'ordre et que l'austérité Se défendent. Comment souffrir qu'on les discute? D'ailleurs les lois sont là pour qu'on les exécute. Il est des vérités éternelles qu'il faut Faire prévaloir, fût-ce au prix de l'échafaud. Ce novateur prêchait une philosophie : Amour, progrès, mots creux, et dont je me défie.

Il raillait notre culte antique et vénéré. Cet homme était de ceux qui n'ont rien de sacré; Il ne respectait rien de tout ce qu'on respecte. Pour leur inoculer sa doctrine suspecte, Il allait ramasser dans les plus méchants lieux Des bouviers, des pêcheurs, des drôles hilieux, D'immondes va-nu-pieds n'ayant ni son ni maille; Il faisait son cénacle avec cette canaille. Il ne s'adressait pas à l'homme intelligent, Sage, honorable, ayant des rentes, de l'argent, Du bien; il n'avait garde; il égarait les masses; Avec des doigts levés en l'air et des grimaces, Il prétendait guérir malades et blessés, Contrairement aux lois.

Mais ce n'est pas assez, L'impôseur, s'il vous plaît tirait les morts des fosses Il prenait de faux noms et des qualités fausses; Et se faisait passer pour ce qu'il n'était pas, Tantôt dans la campagne et tantôt dans la ville. N'est-ce pas exciter à la guerre civile, Au mépris, à la haine entre les citoyens!

On voyait accourir vers lui d'affreux païens, Couchant dans les fossés et dans les fours à plâtre,

Feuilleton de l'Avant-Garde

MOUTON-DUVERNET

Roman lyonnais historique et inédit

PROLOGUE

LA MÈRE GUY

Avant de reprendre la suite de ce feuilleton, résumons à grands traits les principaux épisodes du commencement de notre récit.

On se souvient de l'auberge Guy, de la conjuration des émissaires de l'île d'Elbe, tenue dans la nuit du 22 au 23 février 1815, ayant pour but la rentrée en France de Napoléon I^{er}. On se rappelle aussi l'invasion soudaine de l'agent de police Cormeau qui, sous les habits de l'abbé Girard, s'introduisit dans la réunion et découvrit le plan

du complot. Le désarroi des conjurés, l'apparition de Mouton-Duvernet envoyé par l'Empereur et les ordres donnés par le général pour sauver la situation.

Lyon tout entier est dans les rues; le débarquement de l'empereur affiché dès le matin par ordre de l'autorité, est cause de tout ce mouvement; chacun commente le fait à son point de vue.

Dévoré d'inquiétude, M. Desfargues, maire de la ville, est dans son cabinet, Cormeau n'est pas revenu de son expédition de la Quarantaine; avisé par ses espions que des papiers importants ont été confiés à l'abbé Girard pour être remis aux conjurés de Lyon, il craint d'arriver trop tard pour s'en emparer.

Mouton-Duvernet est annoncé par l'huissier de service.

Muni d'un sauf-conduit arraché à Desfargues par surprise, le général Mouton-Duvernet se dirige sur Saint-Georges suivi par le jeune orphelin Black, qui a pris ce nom en souvenir du chien fidèle sacrifié au salut commun, et qui s'est dévoué

corps et âme au général. Celui-ci confie une mission secrète au jeune homme et lui donne rendez-vous à l'auberge du Cornard, chez le père Jacques.

— Folle! dit Mouton-Duvernet, en s'adressant à sa jeune épouse qui toute anxieuse vient de se jeter dans ses bras. Mais lui-même est préoccupé de l'avenir. Lilia, tel est le nom de la femme du général — voyant échouer ses efforts pour le retenir près d'elle, le supplie de l'emmener avec lui. Mouton-Duvernet refuse d'accéder à ce désir.

La nuit est noire; deux hommes à cheval galoppent sur la route; ces deux hommes sont Mouton-Duvernet et son nouveau compagnon Miguel qui s'est associé à sa fortune par esprit d'aventure.

Pendant que ces faits se passent à Lyon, tout se prépare au bord du golfe Juan pour le débarquement de l'empereur. La conjuration enférée dans les rochers qui bordent la mer; pendant les neuf mois que Napoléon resta enfermé à l'île d'Elbe, cette plage a toujours servi

de rendez-vous aux conjurés.

Il est dix heures du soir, les ténèbres couvrent la mer, tout est désert à l'endroit où nous sommes; et chez le pêcheur Beppo, trois personnes — lui, sa femme et sa fille Nina — semblent attendre quelqu'un qui ne vient pas. — La porte s'ouvre enfin, et deux hommes mouillés et transis en franchissent le seuil : Mouton-Duvernet et Miguel Paradis.

On attend l'empereur pour le lendemain. La nuit est terrible, grosse d'orage et de tempête; mais le lendemain au matin, la nature a repris son calme et le sourire des bons jours.

Le général est levé depuis l'aurore et une carte sous les yeux, il montre à ceux qui l'entourent la route que suivra l'empereur pour se rendre à Paris.

Un coup de canon retentit en mer; la côte, déserte un instant avant, se couvre d'hommes qui semblent sortir des entrailles de la terre; et le drapeau tricolore, hissé au haut d'un mât, est salué par un hurra général : « C'est l'empereur! » répètent à l'envi tous les échos dalentour; les tambours battent aux champs.... Une barque

L'un boit, l'autre sourd, l'autre un œil sous l'em-
L'autre râclant sa plaie avec un vieux tesson. [plâtre]
L'honnête homme indigné rentrait dans sa maison.

Quand le jongleur passait avec cette sequelle,
Dans une fête, un jour, je ne sais plus laquelle,
Cet homme prit un fouet, et criant, déclamant,
Il se mit à chasser, mais fort brutalement,
Des marchands patentés, le fait est authentique,
Très-braves gens tenant sur le parvis boutique,
Avec permission, ce qui, je crois, suffit,
Du clergé qui touchait sa part de leur profit.

Il traînait à sa suite une espèce de fille.
Il allait pérorant, ébranlant la famille,
Et la religion, et la société,
Il savait la morale et la propriété;
Le peuple le suivait, laissant les champs en friches;
C'était fort dangereux. Il attaquait les riches.
Il flagorait le pauvre, affirmant qu'ici-bas
Les hommes sont égaux et frères; qu'il n'est pas
De grands et de petits, d'esclaves ni de maîtres;
Que le fruit de la terre est à tous;

Quant aux prêtres,
Il les déchirait; bref, il blasphémait cela
Dans la rue. Il contait toutes ces horreurs-là
Aux premiers gueux venus, sans cape et sans semel-
Il fallait en finir, les lois étaient formelles, [les,]
On l'a crucifié.

Ce mot dit d'un air doux
Me frappa Je lui dis : — mais qui donc êtes-vous ?
Il répondit : — Vraiment il fallait un exemple.
Je m'appelle Elizab; je suis scribe du temple.
— Et de qui parlez-vous? demandai-je—Il reprit:
— Mais de ce vagabond qu'on nomme Jésus-Christ.

VICTOR HUGO.

Notre devise est :

LIBERTÉ POUR TOUS.

Libres-penseurs nous avons été, libres-penseurs
nous serons.

Nous démolirons sans merci les vieux abus,
les vieilles formules, les vieux préjugés; nous
nous opposerons à l'envahissement noir, de quel-
que côté qu'il vienne; nous discuterons les ten-
dances anti-libérales de toutes les Églises, sans
distinction de rite, et aussi sans haine, sans parti-
pris, sans injures.

Mais, hélas! notre navire n'est qu'un simple
corsaire, un modeste brigantin non encore frété
pour les grandes luttes sociales; il ne peut navi-
guer dans les eaux multicolores de la politique
ni engager aucune bataille rangée sans risquer
un naufrage ruineux et inutile;... il faut nous
contenter de lâcher quelques bordées.... en cou-
rant! Nous combattons donc, comme par le passé,
armé de l'épigramme, de la parodie, de la fan-
tasia, de ce rire gaulois, sec ou bruyant, hau-
tain ou baroque, suivant les circonstances, et qui
atteint plus vite et plus sûrement le but que ne
le pourraient faire les meilleurs engins de guerre.
Nous rions donc, encore et toujours.

J. F.



Menus-Propos d'un Franc-Parleur

LE RIRE

Une bonne nouvelle vous arrive; une
bonne pensée traverse votre cerveau :
aussitôt votre regard brille et vos lèvres
s'entr'ouvrent : vous riez.

Ce rire est celui du père qui apprend
que son fils éloigné se porte bien ;

C'est celui de l'ami qui rencontre son
ami;

C'est celui de l'inventeur qui croit avoir
trouvé le mot du problème qu'il poursuit;

C'est la traduction d'un mouvement
intérieur de bienveillance et de joie.

On pourrait dire de celui qui rit ainsi :
« Il a le cœur sur les lèvres », comme on
dit « avoir le cœur sur la main ».



Il est un autre rire.

Par exemple, vous rencontrez un bossu :
vous riez. Pourquoi? Parce que la forme
de ce malheureux n'est pas la forme régu-
lière de l'homme.

Votre gaieté est déplacée. C'est la pitié
que vous devriez ressentir.

Mais prenez la bosse qui vous amuse
pour terme de comparaison.

Au lieu de l'homme physique, supposez
l'homme moral.

Cet homme a sa liberté pour agir et sa
raison pour diriger ses actes, eh bien!
il se trouve que ses actes sont en désac-
cord avec sa raison.

Infirmités morales, infirmités intellec-
tuelles, erreurs, travers, extravagances,
manies; il a vingt bosses.

Pourquoi donc ne vous en égayeriez-
vous pas?

Pourquoi donc ne ririez-vous pas des
méprises, des niaiseries, des sottises de
l'humanité?

Mais ne pas en rire serait les approuver.

Mais votre rire est un hommage à la
raison et au bon sens...

C'est mieux que cela : c'est une arme
au service de la vérité.



Le rire a créé l'épopée, la comédie, la
fable, le conte, la chanson; tout ce qu'il
y a de plus original et de plus vraiment
français dans notre littérature.

Éclatant chez Rabelais, naturel chez
Molière et Lesage, ironique chez Vol-
taire, fin et bonhomme chez La Fontaine
et Béranger, il a inspiré des chefs-d'œu-
vre à tous.

« Quand on ne peut y atteindre, on se
venge par en médire », disait Montaigne.

Eh bien! c'est cela; le malheureux
peuple du moyen-âge ne pouvait jouir
des privilèges réservés à ses oppresseurs;
mais ses poètes et ses romanciers tour-
naient ces privilèges en risée.

La noblesse guerrière, ignorante et

impolitique de l'âge suivant, pesait sur
la bourgeoisie laborieuse, instruite et
éclairée; mais les écrivains de la bour-
geoisie tournaient les petits marquis en
ridicule.

Puis une heure vint où le rire, arme
des Gaulois, eut raison de l'épée, arme
des Francs.

Le livre, le discours, la caricature, en
étalant les vices et les ridicules de l'an-
cienne société, avaient préparé l'avène-
ment de la société nouvelle.

Renier le rire, ce serait renier ce qu'il
y a de plus viril et de plus efficace dans
les lettres françaises.



Je sais ce qu'on dit :

« Entre une société qui n'est plus et une
autre qui n'est pas encore, une grande
tristesse s'empare des âmes. Se rattacher
au passé, la raison s'y oppose; marcher
en avant, mais où est la route? »

On s'arrête/en proie à l'indécision, au
doute. Les poètes qui sentent plus vive-
ment que le reste de leurs contemporains
crient leurs angoisses. Les autres hommes
se résignent, et leur résignation se change
bientôt en indifférence. On n'a plus ni
grandes chagrins, ni grandes joies; on
pleure rarement, on rit plus rarement
encore.

Cet état de l'âme que Musset a baptisé
désespérance, c'est-à-dire le désespoir de-
venu une habitude, les Grecs de la déca-
dence le nommaient *atonie* et le consi-
déraient comme une maladie.

Saint Jean Chrysostôme y voyait le der-
nier mot de l'égoïsme.

« En vérité de quel droit, disait-il,
demeurez-vous inactifs lorsque votre
activité peut être utile à quelqu'un?
Ah! vous êtes mélancoliques? Je sais
pourquoi, c'est que rien dans les travaux,
les douleurs et les joies de l'humanité,
n'intéresse votre orgueil! Allez soigner
les malades dans les hôpitaux, cassez les
pierres, fendez du bois, et vous serez
guéris.



Oh! qui nous le rendra, ce rire des aïeux
Qui jaillissait du cœur comme un flot de vin vieux!

C'est un poète aussi qui a jeté ce cri.

Le rire ne lui semblait pas impie, à ce
qu'il paraît.

Sans doute il avait vu, dans un rêve
heureux, toute une assemblée de bonnes
gens: petits bourgeois, ouvriers, paysans,
la condition n'importe guère; tous se ré-
jouissaient de compagnie. Ils avaient bien
travaillé; ils se sentaient la conscience
nette, l'estomac libre, et ils demandaient
aux piots, non l'ivresse où se noie le cha-
grin, mais l'expansion d'où sort la gaieté.

Et vous traiterez d'impie le large rire,
issu de la paix et de la santé! le rire qui
console, le rire qui emporte tous les sou-
cis dans son éclat, pareil à une extase!

On dit: la vigne du Seigneur; on devrait
dire aussi: le rire du Seigneur, puisque
telle est la formule pour remercier Dieu
de ce qu'il a fait de bon.



Le besoin de rire est revenu. Voilà un
fait.

La poésie et le roman tendent à s'ortir
de la période nébuleuse. Le succès des
journaux assez spirituels pour se dis-
ser d'être graves, prouve que la pre-
raison d'imiter la poésie et le roman
se a

A côté de la caricature, commen-
aire
comique des faits, la charge, commen-
aire
comique des hommes, s'est remise à
exa-
gerer le trait saillant de leur physi-
mo-
mie.

Loins de se plaindre de ces amuse-
ites
personnalités, il faut s'en réjouir.

Aristophane implique Athènes. La li-
berté du rire est une des conditions de
la
vie publique contre laquelle un hor-
me
public, orateur, avocat ou écrivain
ne
saurait protester.

TONY RÉVILLON.

PORTRAITS ET CARACTÈRES

M^e ANDRIEUX

Avocat près la Cour impériale de Lyon. pré-
sident de la Société d'enseignement. e et
laïque et l'orateur aimé des réu- opu-
laires.

M^e Andrieux, puisque c'est à lui que notre
plaidoirie s'adresse, doit avoir de vingt-huit à
trente ans! — Grand, mince, élancé de taille et
de tournure, flexible et ondoyant d'allure, — il
marche à demi-penché, et comme s'il avait crainte
de se heurter aux anfractuosités de la vie : rare-
ment je n'ai rencontré figure plus sympathique
talent mieux fait pour arriver, nature plus apte
aux grandes choses.

Le talent de M^e Andrieux, — tout spécial et
hors similitude, est un de ceux qui mènent leur
homme à la popularité; M^e Andrieux est du bois
dont on fait les grands légistes, les députés et les
académiciens.

Son esprit, taillé en pointes plutôt qu'en facettes,
est lent à se produire et n'arrive qu'à ses aises;
c'est son cachet; et ses traits, bien cernés, tom-
bent à froid et comme un glas sur ceux qu'ils vont
atteindre.

A la tribune comme à la barre, M^e Andrieux
parle d'abondance, et jamais l'expression ne lui
fait défaut; sa voix douce, pénétrante, voilée d'in-
tonation devient grave et bondissante quand
l'orateur s'indigne ou s'exalte.

Le geste traducteur de l'homme et de ses ten-
dances est chez M^e Andrieux d'une vérité frap-
pante. Regardez! c'est celui du serment. — Il af-
firme! — Il atteste! — Il jure! et tout d'une pièce!
... comme la conscience dont il émane....

Libre-penseur dans l'acception grande du mot,
aux idées larges et à l'indépendance vraie, notre
jeune et déjà tout célèbre avocat est un des types
les mieux réussis que je connaisse de l'âme
vraiment honnête et élevée. Apprécié du barreau
et de la magistrature, tenu en profonde estime par
la Franc-Maçonnerie lyonnaise dont il est un des
membres les plus influents, il n'est ni moins aimé

aborde... L'empereur est à terre!

— Partons, général, dit-il, en s'approchant de
Mouton-Duvernet qui s'est avancé pour le rece-
voir.

En partant, Miguel emporte le cœur de Nina
et semble lui laisser le sien

Quinze jours se sont passés depuis que Mouton-
Duvernet et son compagnon Miguel ont quitté
l'auberge du Cornard.

Le fidèle Black, chargé de veiller sur les jours
de Lilia pendant l'absence du général, apprend
enfin à cette dernière que l'empereur et le gé-
néral sont attendus pour le lendemain. Mais un
bruit de chevaux se fait entendre, et trois hom-
mes, Bonaparte, Mouton-Duvernet et Lavalette
descendent à l'auberge.

— Général, allez embrasser votre femme, et
venez vite; je vous attends, dit l'empereur à
Mouton-Duvernet.

VII.

La Sorcière noire.

(Suite.)

Le général ne se le fit pas répéter deux fois; en

une seconde il fut dans les bras de sa femme,
de sa chère Lilia.

Comment, le 9 mars, au soir, de l'année 1815,
l'empereur se trouvait-il à Lyon, incognito, et
seulement accompagné de deux hommes?

Après avoir quitté Cannes, où la population
s'était montrée si enthousiaste de le recevoir, Na-
poléon, évitant la vallée du Rhône, longea les
Alpes, traversa Digne et Gap sans résistance. Il
était parti de Grenoble le 9 au matin, et avait
laissé son armée aux environs de Lyon, et seul,
il ait voulu pénétrer dans la seconde ville des
Gauls.

Il s'était attablé, songeur, avec Lavalette, dans
la salle basse de l'auberge.

Il ne disait rien.
Mais son œil scrutateur semblait chercher à lire
dans ce que lui réservait le destin.

Au bout d'un instant, Mouton-Duvernet redescendit
et se mit aux ordres de son souverain.

Le père Jacques s'était retiré.

Les trois hommes restèrent pendant une heure
au moins, silencieux, sans proférer une parole.
Bonaparte rêvait toujours.

Mouton et Lavalette n'avaient garde de troubler
ce recueillement.

Parfois, des signes d'impatience se produisaient
dans l'attitude de l'empereur.

Cet homme était déjà découragé.

Soudain, on entendit au dehors des grognements
sauvages, semblables à ceux d'une hyène creu-
sant la terre où elle va chercher le cadavre.

— Qu'est-ce cela? dit Bonaparte, que ce bruit
venait de tirer de sa rêverie.

— Mais je ne sais, répliqua Mouton, les hennisse-
ments de nos chevaux que le père Jacques vient
de conduire à l'écurie, ou les grognements d'un
hiende garde.

— Non, dit Bonaparte, non.

Et il écouta le même bruit qui révélait l'écho
dans la nuit silencieuse!

Mouton et Lavalette l'observait sans rien dire.

A ce moment, le père Jacques rentra tout effaré.

— Qu'est-ce? Qui y a-t-il? dit Mouton.

L'aubergiste trembla, et les grognements se fai-
saient toujours entendre.

Jacques balbutia quelques mots.

— Mais répondez donc, dit Bonaparte, avec
cette impatience habituelle aux soldats.

— Il y a là une femme.

— Quelle femme?

— Una... sorcière.

— Une sorcière?...

— Oui, Martha la sorcière, qui menace de met-
tre mon phôtellerie en feu, si je ne lui laisse pas
voir Votre Majesté.

Et le père Jacques respira longuement comme
soulagé d'un grand poids.

— Qu'est-ce que cela signifie? fit Lavalette.

Les trois hommes étaient interdits.

Ils regardaient l'empereur.

Bonaparte ne disait rien.

Tout-à-coup il se releva.

— Je veux voir cette sorcière, dit-il.

— Comment, s'écrièrent les personnages pré-
sents!

— Je veux voir cette sorcière, répliqua-t-il
avec autorité.

— Y pensez-vous, sire? dit Mouton, mais c'est
peut-être un piège qu'on vous tend.

— Non, fit l'aubergiste en s'avançant, je con-
nais Martha, elle est bien réputée dans le quar-
tier Saint-Georges, où filles et garçons viennent
la consulter chaque jour.

— Comment sait-elle que je suis ici? dit l'em-
pereur.

— Martha sait tout, répondit l'aubergiste.

— Je veux voir cette sorcière, répéta pour la

ni moins apprécié des masses qui voient en lui un Homme d'opinion sûre et sincère — un ami dévoué. Sa logique est grande, son désintéressement connu, sa délicatesse proverbiale, et la juste popularité dont il jouit est le plus beau fleuron de sa valeur morale et intellectuelle.

Me Andrieux est l'homme des contrastes et des anomalies — femme par le cœur, il est viril de sentiments; démocrate par principes, il est aristocrate de genre et de manières; douteur et causaliste par excellence, il croit et se tient pour assuré quand il s'agit de ceux qu'il aime ou estime; matérialiste, dit-on, l'esprit chez lui l'emporte sur la lettre — il est du ciel comme de la terre.

Chercheur et scrutateur de toutes choses; classificateur et au besoin même archiviste, Me Andrieux procède par l'analyse et se convainc par les détails. Déduire et calculer sont ses moyens d'action; attendre et patienter son œuvre de résistance; vouloir et persister, sa force et son succès. Il manque d'élan prime-sautier, de brio et d'enthousiasme; la folle du logis n'est point de sa demeure et il devient prolix quand il veut trop prouver.

Quand il marche, on dirait une anguille en voyage! Au palais, lorsque glissant sur lui-même, comme une ombre qui s'efface, il se perd dans les méandres du prétoire, on croirait voir un conspirateur de mélodrame courant à un rendez-vous secret....

Les cheveux noirs et le teint pâle, les yeux bleus et les sourcils bien appliqués; la moustache et pas de favoris; le nez à cheval sur la bouche et le visage long, tel est au physique Me Andrieux. Mais, ce qui le caractérise pleinement et lui donne comme une auréole d'attraction, c'est le regard et le sourire: l'un tout chargé d'énergie douce et magnétiques, l'autre de résignation. Regard et sourire qui doivent être ceux de Jean Huss mourant pour le triomphe de la raison.

Où les types se rencontrent, les hommes se ressemblent; et Me Andrieux, on le sait, est non seulement l'apôtre de la liberté et du dévouement, mais encore le promoteur ardent et zélé de la régénération populaire — son martyr au besoin.

PAUL STRENCE.

DE LONDRES.

N° 1.

Londres, 1869.

Mon cher Frantz,

Je n'ai certes pas l'intention de récriminer, attendu que la rétroaction n'est pas notre marche; mais je voudrais savoir à quoi m'en tenir. On dit que tous les Français jouissant de leurs droits civils sont égaux devant la loi, par conséquent, tant que les mandements de messieurs les évêques ne seront pas soumis au timbre, il me semble que j'aurai, comme eux, le droit de parler religion dans un journal non cautionné. Il me semble aussi que si un prêtre dans l'église, un ministre au temple et un rabbin à la synagogue peuvent annoncer, sous la protection des lois, chacun une doctrine différente, il peut m'être loisible à moi de combattre ces doctrines dans un journal; que si les docteurs de ces religions disent aux hommes chacun de son côté: J'enseigne la vérité et mon voisin ne professe que l'er-

reur, les hommes ont le droit d'examiner, de discuter, même de condamner sans qu'aucune puissance humaine puisse lui dire: J'étends mon veto sur les contradicteurs dans l'économie spirituelle, et vous serez forcés d'écouter en silence toutes les versions religieuses, à moins que vous ne payiez, pour y répondre, 6 centimes par exemplaire!

Je crois cela; peut-être me trompé-je. Quoi qu'il en soit, mon cher ami, dites-le moi, je vous prie; car si je ne peux pas sortir des limites dans lesquelles je suis resserré, je prétends, du moins, user de tous mes droits aussi largement que j'en aurai la volonté.

Voyez-vous; il est une chose malheureuse — je l'ai déjà dit, et je le répéterai probablement encore — c'est que les hommes ne sont divisés que faute de s'entendre: les défenseurs officieux d'un ciel que nous contestons — j'allais dire Olympé — ces défenseurs agissent en sourds; ils combattent la raison sans vouloir l'écouter, et lorsque cette raison leur dit: Si vous avez plus de lumières que moi, éclairez-moi, ils lui crient à tue-tête: Tu es une mécréante!

Eh bien, malgré l'absurde tournure de ce dialogue, nous ne nous sommes jamais découragés: nous avons continué doucement, patiemment notre tâche; nous n'avons même pas tiré les oreilles aux sourds pour les leur ouvrir, et c'eût été pourtant un bien innocente représaille aux bâchers qu'ils nous ont élevés.

Pour ma part, je vais continuer la discussion que j'ai entreprise depuis longtemps et que je poursuivrai malgré vents et marée, parce que je suis un ignorant et que je veux m'instruire. Si quelque adversaire de mes idées ose accepter cette discussion et veut montrer qu'il n'est pas sourd, qu'il ramasse mon défi, et qu'il me réponde SANS INJURES.

Beaucoup de renards diront avec dédain que ces raisins-là sont trop verts. Moi je leur répondrai que si peu que soit un homme, il mérite toujours d'être amené à la vérité; que nous devons nous aider les uns les autres, et qu'il est mauvais de mépriser le plus petit de ses frères.

Mais si l'on ne répond pas, je prierai le lecteur d'en prendre acte, et il sera prouvé pour lui que le prêtre ne parle hautement et avec assurance que du pied de l'autel, où il sait qu'aucune voix ne viendra le réfuter, et que l'éloquence de la chaire n'est qu'un vain bruit qui meurt dès qu'elle rencontre un contradicteur.

J'ignore et je cherche: telle est ma préface. Ignorant, quand je croirai trouver l'erreur, je dirai simplement mon sentiment. Cherchant, lorsqu'on me trompera, je dirai: Ceci est de la mauvaise foi; mais pour le dire, je mettrai un peu de vinaigre dans mon encre, et les croyants eux-mêmes m'en sauront gré, car, au moins autant que moi, ils doivent hair les Tartuffes!...

Je tâcherai que ma ferme soit le moins ennuyeuse possible, afin de rendre moins âpre l'aridité du sujet. Que le lecteur ne bâille donc pas d'avance sur la foi du titre, la raison est une faculté assez haute pour que celui qui parle en son nom mette à son service le peu d'art qu'il possède.

Au revoir, cher ami, et à bientôt.

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

Notre collaborateur et ami Benjamin Gastineau a fait paraître cette semaine, à la Librairie centrale, les *Suites du Coup d'État, Histoire des Transports de décembre 1851*. Dans ce martyrologe de la transportation politique qui a suivi décembre, notre confrère B. Gastineau n'a pas parlé de son odyssée particulière, mais de celle de tous ses collègues des transports en Afrique. Nous rendrons compte de cet ouvrage.

CHRONIQUE DE LA LIBRE-PENSÉE

Ma première aux Gones.

Paris, 18 novembre 1869.

Tu souffres donc que je mêle
Ma voix grêle,
Frantz, au clairon risque-tout
Que ta bande goguenarde
D'avant-garde
Va décrocher de son clou!

Aux fléaux de la pensée
Purchased
Tu fais appel: Me voici!
J'accepte, joyeux, la tâche
Sans relâche
Que tu m'offres, — et merci!

Je sais que la polémique
Politique
Nous est close: ne crains pas
Sur ce terrain peu propice
Que, novice,
Jamais j'égarerai mes pas.

Et si, dans un cas extrême,
Mordre à même
De ce fruit tant défendu
Me tentait outre mesure
Ta censure
Pointerait...; cest entendu.

Tra ra ra... Ça, qu'on prépare
La fanfare
Aux accents vibrants — Sus donc!
Sonmons pour ceux qui sommeillent:
Qu'ils s'éveillent!
Tout le monde sur le pont.

Tra ra ra... Déjà le gone
Autochtone
Nous attend... Sonmons en chœur!
Tra ra... Que nul ne s'attarde,
L'AVANT-GARDE,
Z'enfants, — c'est l'ex-VENGEUR!
ERNEST FIGUREY.

Pour paraître à l'heure nous avons été obligé, à notre grand regret, de renvoyer à samedi les articles de plusieurs de nos collaborateurs.

Nous publierons également dans le prochain numéro de l'Avant-Garde, notre première correspondance de Rome sur le concile, et dans quinze jours notre première lettre sur le contre-concile.

A BATONS ROMPUS

Depuis quatre mois environ que l'Avant-Garde, avariée dans ses œuvres vives par les boulets ramés de la frégate *La Correctionnelle*, est couchée sur le flanc au bassin de carénage, bien des choses mesquines, grotesques ou méprisables se sont passées de par le monde que nous aurions vivement attaquées, critiquées ou conspuées si nous n'avions été réduits forcément au silence.

Aujourd'hui, l'Avant-Garde est debout, mais il est trop tard pour tirer sur toutes les turpitudes des mois écoulés, le vent de l'actualité a balayé tout cela, et, de cette période de quatorze semaines, si fertile en événements de toutes sortes, nous ne dirons rien.

Passons donc de suite à deux anecdotes qui nous arrivent directement des bords de la Newa.

Le héros de la première est un haut et puissant seigneur russe qui a su se rendre célèbre par la fréquence de ses déplacements. Nous le nommerons, si vous le voulez bien, le prince Commissionnaire.

Un jour que ce prince court... ier accomplissait son quatre-vingt-quatrième voyage de l'année, il arriva dans une grande ville, capitale d'un puissant royaume.

Le roi du pays accorda au noble voyageur une audience solennelle. Le prince Comm. salua profondément le souverain et se mit en devoir d'improviser un petit discours dont il arrondissait en secret les périodes depuis une quinzaine de jours.

— Sire, commença-t-il, Sire, votre nom brille... Grand roi, votre nom brille... Puissant monarque, votre nom brille....

Et il fut impossible au malheureux passe-partout, qui a pourtant du génie... dans les jambes, d'ajouter un mot de plus.

Le roi riait à ventre déboutonné.

La seconde anecdote se rattache au succès d'enthousiasme qu'a obtenu Adeline Patti lors de son dernier voyage en Russie.

Un jeune officier russe adressa à la charmante artiste, le soir même de son arrivée, un billet doux tout bourré de phrases les plus tendrement poétiques et des déclarations les plus incendiaires.

Puis, non content de cette tentative amoureuse, l'audacieux séducteur réunit quelques amis et vint exécuter une sérénade sous les croisées de l'hôtel où reposait « l'objet de sa flamme ».

Le lendemain matin, le galant reçut, pour toute réponse, ces quelques mots:

Monsieur,

Prenez-vous ma femme pour Jéricho, que vous assiégiez son cœur avec des trompettes? Mais je vous pardonne, car....

J'ai ri

CAUX.

troisième fois l'empereur.

— Sire... Sire...

— Je ne veux rien entendre, laissez entrer cette femme, je veux la voir.

— Me voilà, dit une voix sourde.

Les quatre hommes se retournèrent.

Martha était immobile sur le seuil de la porte.

C'était une vieille femme aux traits anguleux, aux yeux caves; et ses cheveux étaient d'un gris d'argent. Elle était couverte de haillons qui laissaient voir certaines parties de son corps à nu.

Elle regarda fixement Bonaparte.

Celui-ci, d'un geste impérieux, congédia l'ambassadeur et les deux généraux.

— Faiblesse, dit Mouton à l'oreille de Lavalette.

— Hein! s'écria Bonaparte, apprenez, messieurs, que je ne veux pas de réplique.

Napoléon se trouva seul en face de Martha la sorcière qui dardait toujours sur lui, ses yeux ardents comme le feu d'enfer.

Elle s'était approchée de lui et l'avait forcé à s'asseoir sur une chaise.

— Qui es-tu? lui dit Bonaparte.

— Tu le sais bien, je suis Martha, la sorcière.

— Tu prédis l'avenir?

— Oui, je prédis l'avenir. Aucun secret du destin ne m'échappe. Il y a huit mois, j'ai dit à Desiré Blemein, le plus fort menuisier du pays, qu'il serait guillotiné. Il y a trois mois, il a tué son père, et il y a deux jours il a été tué à son tour. Ainsi sera fait de celui qui tentera d'assassiner son prochain, dit Martha d'une voix comme inspirée.

Bonaparte la considérait.

— Tu ne me crois pas? fit-elle. Le jeudi de la semaine passée, je disais au père Guy qu'il ne pêcherait plus que huit jours dans la Saône; la nuit il a disparu.

— Tu connais son assassin?

— Oui.

— Quel est-il?

— Bliidi ne veut pas que je le dise.

— Comment as-tu su que j'étais ici?

— Bliidi me l'a dit.

— Qu'est-ce que Bliidi?

— C'est un sorcier.

— Comme toi?

— Moi, je suis une sorcière, et en même temps l'épouse de Bliidi et son humble servante.

— Bliidi, est ton mari?

— Tu ne comprends pas, grand guerrier, Bliidi est un esprit de l'enfer, il n'habite pas sur cette terre de damnés.

— Alors c'est lui qui te prédit l'avenir?

— Il me charge de l'apprendre aux vivants.

— Tu pourrais m'apprendre mon sort?

— Je suis venu pour cela.

Napoléon tressaillit.

Martha jeta sur lui des regards enflammés.

— Comment fais-tu pour consulter Bliidi?

— Bliidi réside en moi.

— Mais encore, tu as un moyen?

— Un moyen?

— Oui, une entremise quelconque?

— J'ai les cartes.

— Alors tu n'es qu'une tireuse de cartes?

— Qu'est-ce que Coradda?

— Une tireuse de cartes.

— Qui ment pour avoir de l'argent?

— Oui.

— Qui ment pour séduire le pauvre diable?

— Oui.

— Comme toi, sorcière de malheur.

— Moi, je suis la sorcière de vérité.

— Comme elle tu mens, pour soutirer l'argent du peuple, sorcière infâme!

Bonaparte s'arrêta devant l'œil fixe de la sorcière.

— Ose répéter que je mens, fit-elle!

Martha s'était redressée.

Bonaparte, comme foudroyé par le regard impitoyable de la sorcière, avait changé de physionomie.

La vieille Martha releva la main en tirant après son bras osseux les haillons qui la couvraient,

— Ecoute, dit-elle, tu vas savoir la vérité.

— Je ne veux pas l'entendre.

— Tu m'écouteras malgré toi.

— Je t'écraserai, vipère!

— La vipère glisse dans la main de celui qui veut la saisir, je suis gluante comme la vipère.

Avec ses mains noires, elle tira de dessous ses guenilles un jeu de cartes crasseux qu'elle étala sur la table où était accoudé l'empereur.

— Ecoute, répéta-t-elle avec un accent prophétique.

L'empereur demeura interdit.

(La suite au prochain numéro).

Revenons en France.

On causait, dans un salon officiel, des attaques auxquelles sont en butte les hommes politiques.

— Bah! bah! dit un vieux général, on n'en meurt pas. Je suis fort malmené dans l'Histoire du Consulat et de l'Empire; plus récemment, j'ai été très-maltraité dans les Guêpes: Eh bien, je n'en vais pas plus mal pour cela et je me moque autant du Thiers que du Karr.

Une dame du meilleur monde... interlope, entre chez Thierry-le-lyonnais, pour se faire photographier.

— Comment désirez-vous votre portrait, madame? demande le collaborateur du soleil.

— En pied.

— En pied, bon, mais quel format?

— Oh! tout petit. — Mettez-moi en carte.....

JULES PELPEL.

Paris, le 16 novembre 1869.

Cher citoyen Frantz,

C'est avec une joie bien vive qu'à mon retour à Paris j'ai appris la résurrection de votre brave et immortelle *Avant-Garde*. Il va sans dire que je reprends avec empressement ma collaboration et ma place dans vos rangs. Excusez la lacune forcée faite par mon voyage, et comptez sur mes pattes de mouche pour la semaine prochaine.

Salut et fraternité,

BENJAMIN GASTINEAU.

BULLETIN DE LA SEMAINE

On aide à la bonification de certains vins en faisant faire à ceux-ci un voyage de long cours. L'*Avant-Garde*, elle aussi, aura sans doute gagné à pérégriner quelque temps en Suisse. Il règne dans ce pays un vent de liberté qui, mieux que le souffle de l'Esprit-Saint, fait des apôtres, et, au besoin, des martyrs. Les mois de vacances forcées que nous avons pris n'auront donc été perdus ni pour nous, ni pour nos lecteurs; du moins, nous l'espérons.

Il est venu du monde pendant notre absence: des gens polis et d'autres qui ne l'étaient pas. Au nombre des premiers, il faut citer le *Furet*, journal dont la quatrième page, publiant chaque jour le programme des spectacles, répond à un besoin réel.

Une indiscretion.

Nous avions, paraît-il à Lyon, et depuis fort longtemps, un archevêque primat des Gaules, du nom de Mgr de Bonald. Ce qui me fait vous dire ça, c'est qu'il paraît

aussi que nous allons le perdre. Tant pis! celui-la gênait si peu... si peu...

Nous avons éprouvé de bien douces jouissances la semaine dernière en assistant à la séance solennelle de rentrée des Facultés de Lyon.

Avouons-le: nous nous sommes académiquement ennuyé. Oyez!

M. l'abbé Girodon a fait un discours.

M. Faiyre, le *Moyen* de la Faculté des sciences, a fait un discours.

M. Daresté, l'*idem* des lettres, a fait un discours.

M. Soupé a fait un discours.

N. Glenard a fait un discours!

L'Appariteur a fait.....

Comme cela pendant cinq heures! Le tout a été psalmodié au milieu d'un silence remarquable!... On entendait les barbes pousser.....

Tout le monde dormait!

Une séance moins longue mais plus intéressante, est celle que M^{me} Esther a *Sezzi*, lundi, dans la salle de la Bourse. La femme et la parole, tel était le sujet choisi.

Ne pas lire: la femme EST la parole...

Lisez-vous le factum bénin! bénin!! bénin!!! que publie, chaque quinzaine, *Lyon-médical*?

Son bulletin, qui enregistre les affections « régnautes », vous dira, par exemple, que les fièvres continuent à être les maladies « dominantes », que les pneumonies, les pleurésies « méritent » aussi les « honneurs » de la mention (*sic*).

Étrange emploi des mots!

Evidemment, les expressions *régner*, *dominer*, *mériter* et *honneurs* sont ici synonymes de: *opprimer*, *tuer*, *démériter* et *horreurs*. D'après la règle de réciprocité, il sera donc permis à l'*Almanach Gotha* de rédiger ainsi ses bulletins annuels:

« La Grande-Duchesse de Gérols-« tein et le roi d'Araucanie continuent à « être les monarques qui oppriment et « tuent le mieux leurs sujets. Quelques « princes et principicules, *déméritant* « l'affection de leurs peuples, méritent (!) « aussi les horreurs de la mention. »

Nous avons l'abus des termes.

Quand verrons-nous le terme des abus!

LOUIS DEBELFORT.

HIER ET AUJOURD'HUI

Dans mon enfance, il y a bien longtemps, les choses ne se passaient pas tout à fait comme aujourd'hui.

Après dix-sept ans d'absence (exil long et pénible que je ne souhaite à personne), le changement des esprits me frappe, je dirai plus, il me choque...

Est-ce à tort? est-ce à raison?

Dans mon enfance, l'homme avait des

amis; avant les amis, sa famille sur laquelle il pouvait toujours compter. — Le frère aimait la sœur, la sœur aimait le frère, et tous s'unissaient dans une affection et un respect communs envers le père et la mère.

Autrefois, l'homme sans fortune, mais laborieux, honnête, était considéré; bien plus, il avait conscience de sa haute dignité.

Autrefois, chaque front portait l'empreinte de l'indépendance. Sous la blouse et sous l'habit, le cœur du citoyen débordait. La fraternité des Peuples était le rêve caressé. Le germe de 89 n'était point éteint.

Dans ce temps-là, les nations prêtaient l'oreille pour apprendre plus vite la *bonne Nouvelle*; elles tournaient incessamment les yeux vers notre France, le pays de Voltaire, de Diderot, de Volney, de Dupuis, de d'Alembert, etc., etc. — 89 était encore l'étoile des Peuples, et la grande Révolution le printemps de l'avenir.

Aujourd'hui, tout me paraît changé. — Est-ce ma faute? — Partout où mes yeux se portent, il me semble reconnaître l'absence de sens moral; malgré moi, je me souviens de la ville des Césars, je songe aux Trimalcions et j'ai peur...

Aujourd'hui, l'antagonisme est à l'ordre du jour, la lutte des intérêts engendre les divisions. — La guerre n'est plus seulement œuvre des gouvernants, le plus pauvre paysan l'entreprend contre son pauvre voisin.

L'argent, religion unique de notre époque, l'argent prime tout. Et MM^{***}, riches encore et malgré... jouiront d'une estime de convention dont sera privé l'ouvrier utile. Ce que nos pères nommaient friponnerie est aujourd'hui de l'habileté; ainsi, la faillite est parfaitement admise dans le monde des affaires, et le *faiseur* qui sait augmenter par ce moyen tortueux le poids de sa caisse est à l'ordre du jour et cité comme *malin*.

Autrefois, quand le commerçant faisait faillite, il se brûlait la cervelle ou disparaissait à toujours de son pays. — C'était l'époque des naïfs, oui, mais je regrette malgré moi ce temps-là.

Les mauvaises affaires sont devenues une sorte de spéculation; ces larges pancartes annonçant des ventes par suite de liquidations forcées si communes dans les grandes villes en sont la preuve irréfutable, et ce qui me chagrine, moi qui comme les anciens émigrés royalistes, *n'ai rien appris, rien oublié*, c'est de voir la foule se porter à ses exhibitions cyniques, dans l'espoir de bénéficier de quelques sols, représentant peut-être le morceau de pain du fileur et du tisseur.

La jeunesse intelligente, celle que favorisent les hasards de la naissance, la jeunesse des écoles avait autrefois dans la tête un coin réservé aux pensées sérieuses; si elle s'adonnait au plaisir à ses heures, si parfois le Jupiter olympien de la Grande-Chaumière, le papa Lahire était obligé de froncer ses épais sourcils, en revanche, elle avait aussi ses heures où les préoccupations de l'avenir l'envahissaient. Les cabinets de lecture et les bibliothèques publiques s'emplissaient

comme le lieu de récréation, et ce n'était pas seulement pour se *rocamboliser*. Les questions sociales, la gloire, l'honneur du pays enthousiasmaient encore, et les cœurs battaient vite dans ces jeunes poitrines.

Je ne reconnais plus la jeunesse. Est-ce un défaut de mon âge? Je voudrais le croire. Il me semble sentir la décrépitude dans ces jeunes cerveaux. Nous avions autrefois les lions, aujourd'hui les lions sont devenus *petits crevés*. Cette nuance acceptée par l'opinion publique, est tristement caractéristique. Je redoute l'avenir quand je vois la jeunesse accepter une si honteuse épithète et en faire pour ainsi dire parade.

L'ambition de l'argent, l'ambition des jouissances matérielles, l'ambition des castrats, en un mot, se propage dans la progression d'un vaste incendie.

Où cela s'arrêtera-t-il?

Autrefois, Daniel de Foë pouvait écrire, car il était compris: *Salut, Hiéroglyphe de honte, symbole de vengeance, salut! La vertu méprise le mépris des hommes, et le châtiement immerité devient une récompense.*

Aujourd'hui, l'homme s'attèle à la vie égoïste; il est élevé dans des idées de personnalité, et l'éducation qu'il aspire par tous les pores le prive des jouissances du cœur. C'est triste; — mais il boit, il mange, il dort, et, comme l'huître sur son rocher, il digérera en paix!...

Est-ce donc là la plus haute expression de notre civilisation?

L'homme ainsi dressé est-il ou non un danger social?

UN OUBLIÉ.

ESPRIT DE LA PROVINCE

Revue de la Presse départementale

M n cher Frantz,

Ah! J'arrive à l'imprimerie armé de mes ciseaux et de ma bonne volonté, et on m'apprend, quoi? qu'il n'y a déjà plus de places. Trois fois la valeur du numéro est composée... Exprimez donc à nos lecteurs, ami, toutes mes colères et tous mes regrets. Et vous ajouterez que samedi prochain je remercie les armes à la main nos confrères qui ont annoncé la résurrection de l'*Avant-Garde*.

Salut,

PENEY.

Nous prions les libraires des départements qui désireraient propager l'*Avant-Garde*, de nous faire parvenir au plus tôt leurs demandes.

A PLUSIEURS CORRESPONDANTS. — Une boîte est installée au n° 33, de la rue Thomassin portant le nom de notre administrateur-gérant.

Le Propriétaire-Gérant: J.-N. CLERC.

Lyon, Assoc. typographique. — Regard, rue de la Harre, 12.

THÉÂTRES DE LYON

La reprise du *Chevalier de Maison-Rouge* a eu lieu presque simultanément sur nos deux scènes de genre: aux Variétés, le samedi 13 novembre, et quarante-huit heures après, aux Célestins.

Dans les deux théâtres, l'impression produite a été la même: succès de curiosité, succès d'argent, absence d'enthousiasme.

Ne touchons pas à la Révolution.

Lors de la première représentation, en 47, c'est-à-dire en pleine effervescence populaire, à ce moment de trouble qui annonce les grands orages politiques, le *Chevalier de Maison-Rouge* a pu réussir. Le Grand Enfant terrible avait soif de liberté!... dès qu'il entendait résonner à son oreille les mots de patrie, de bravoure, de fraternité, son cœur débordait... on lui donnait des phrases et il applaudissait sans raisonner. Aujourd'hui ce n'est plus cela; vingt-deux longues, très-longues années se sont écoulées depuis; le peuple a appris, à ses dépens il est vrai, que tout ce qui reluit n'est pas or...

Et c'est sans doute ce qui explique le résultat moralement négatif qu'a obtenu,

en 1869, la reprise du *Chevalier de Maison-Rouge*. Le public lyonnais, pas plus que le public parisien, n'a voulu accepter le patriotisme douteux des sans-culottes inventés par MM. Alexandre Dumas et Auguste Maquet, cela pour la raison simple que la pièce n'est pas républicaine: c'est du plaqué!...

Que signifient ces personnages sanguinaires, aux cœurs et aux vêtements boueux et décorés du titre de patriotes? Que veut prouver cet amoncellement de haines, de turpitudes et de vociférations? Et ce tribunal révolutionnaire condamnant à mort pour un mot, un geste, est-il assez ridicule et réactionnaire? On ne peut en conscience s'expliquer les rigueurs dont ce drame a été l'objet de la part de notre indépendante censure! Cette exhumation de l'ombre même travestie de 89 était-elle donc si fort à craindre, qu'on n'osait l'évoquer sans effroi? je ne sais! Mais les membres qui composent cette prévoyante censure sont peut-être plus républicains qu'on ne le croit généralement, et il se pourrait fort bien que le *veto* qu'ils avaient jusqu'à ce jour infligé au *Chevalier de Maison-Rouge* ne leur eût été commandé par un

respect trop grand de la vérité.

Tout ce qui précède est dit, bien entendu, au point de vue historique de l'œuvre. Mais, si on envisage ce drame sous son côté purement dramatique, je n'hésite pas à le déclarer très-intéressant, très-passionné, très-émouvant. J'ajouterai même que depuis la *Tour de Nestlé* il ne s'est peut-être pas vu au théâtre un panorama plus habilement charpenté et mieux fait pour impressionner la foule.

La mise en scène est suffisamment réussie et en allant soit aux Célestins soit aux Variétés, on peut se donner une idée assez exacte des costumes de 93.

Ce sont bien là des clubs de section, des soldats de la République, des carmagnoles rouges, des bonnets phrygiens, des rubans et des cocardes tricolores. Tout cela s'agite, va, vient, miroite dans un joyeux désordre qui fait plaisir à voir, mais encore un coup ce n'est pas la République.

Quelques mots sur l'interprétation.

Aux Variétés M. G. Marius est un Lorrain charmant d'esprit et d'entrain; au théâtre des Célestins, M. Laty joue avec son style habituel le personnage de Maurice Linday; aux Variétés, M. Bou-

teloup est un Dixmer bien trouvé et l'excellent Henri un chevalier parfait; aux Célestins, tout en regrettant la faiblesse de M. Fraizier et l'insuffisance de M. Caubaon, reconnaissons que MM. Lecomte et Martin ont fait chacun, le premier dans le rôle du mouchard Rocher, le second dans celui du citoyen laquais Agésilas, une bonne création. Citons encore dans la troupe de M. Lamy, M^{me} Magnan: la femme Tison, M^{lle} Valentine: la déesse Raison; et parmi les pensionnaires de M. D'Herblay, M^{me} Abit et M^{lle} Smith.

Le nom de M. Lamy est venu sous ma plume. Je ne veux pas terminer cette première causerie sans constater le succès très-mérité qu'obtient enfin la coquette salle du cours Morand.

Samedi, je m'occuperai exclusivement de ce théâtre qui, bien que privé de toute subvention, lutte courageusement contre la voracité de ses grands frères impériaux.

Étre applaudi non-seulement comme artiste mais encore comme directeur? C'est le sort le plus beau, le plus digne d'envier!

JULES FRANTZ.